

Le Tigre Bleu de l'Euphrate

Texte de Laurent Gaudé
Mise en scène de Denis Marleau
avec Emmanuel Schwartz
Coproduction UBU compagnie de création et Théâtre de Quat'sous
du 17 avril au 26 mai 2018
au Théâtre de Quat'sous (Montréal)

Revue de presse





9 avril 2018

Conquérir la gloire et brûler le monde Jérémy Laniel



Crédit photo : Antoine Bordeleau

Dans *Le tigre bleu de l'Euphrate*, le dramaturge et écrivain français Laurent Gaudé tente de cerner les derniers instants de l'existence d'Alexandre le Grand, l'un des personnages les plus mythiques de l'Histoire. Au soir de sa vie, le conquérant s'adresse à un invité tapi dans l'ombre de sa chambre, lui relatant son existence et désirant «faire pâlir le dieu des morts».

Parue d'abord en 2002, soit deux ans avant l'obtention de son Goncourt pour *Le soleil des Scorta*, cette pièce recèle plusieurs thèmes chers à Laurent Gaudé, qui cherche souvent l'humanité au cœur des mythes et le tragique dans le cœur des hommes. Seize ans après avoir été écrit, le solo qu'est *Le tigre bleu de l'Euphrate* prendra vie sur la scène du Théâtre de Quat'Sous et sera interprété par Emmanuel Schwartz dans une mise en scène de Denis Marleau. Pour l'occasion, on s'est entretenu avec le comédien et le dramaturge, de passage à Montréal spécialement pour cette adaptation.

Écrire sans choisir

Emmanuel Schwartz a travaillé pour la première fois avec Denis Marleau lors de la plus récente adaptation de *Tartuffe* au Théâtre du Nouveau Monde. Avant même de commencer les répétitions, le metteur en scène avait déjà informé le comédien qu'il avait aussi en tête cette pièce de Gaudé et qu'il le voyait interpréter l'unique rôle. «Ça témoignait d'une envie claire de travailler avec moi. Pour un acteur, c'est extraordinaire de sentir qu'on est désiré, qu'il y a un

rendez-vous et qu'on est mieux de se présenter à l'heure et en forme parce que ça risque d'être costaud.»

On peut dire qu'Alexandre le Grand est un personnage récurrent dans l'œuvre de Gaudé. Au-delà de cette pièce, l'écrivain a aussi signé un roman sur l'homme (Pour seul cortège, Actes Sud, 2012). «Dans ce personnage-là, il y a tout en même temps. Ce qui normalement est contradictoire chez les gens, chez lui ce ne l'est pas. Il est beau et laid à la fois. Il est fraternel et compatissant en même temps qu'il est cruel et monstrueux. Il est jeune et vieux en même temps, il est homme et femme en même temps. Pour l'écriture, c'est fascinant parce qu'on peut être dans toutes ces couleurs différentes en étant juste, alors que normalement il faut choisir.»

Malgré son lourd bagage historique, Gaudé ne désirait pas en faire une pièce didactique: «Peut-être que je l'embellis, peut-être que je trahis les intentions de l'auteur, je n'en sais rien, peu importe. Dans Le tigre bleu de l'Euphrate, c'est un personnage que je crée, c'est mon Alexandre, parce que j'ai besoin de l'aimer pour l'écrire.»

Emmanuel Schwartz ne cache pas que la première lecture de ce solo a pu avoir quelque chose de vertigineux. «Moi qui ne connaissais pratiquement rien d'Alexandre, j'ai eu un grand plaisir de découvrir une version de cet homme et de suivre ce récit de grandes conquêtes. C'est fascinant et excitant. Cependant, j'ai rapidement eu hâte que Denis (Marleau) vienne à la rescousse, car j'avais besoin d'aide pour cerner les repères, j'avais besoin que quelqu'un fasse des choix dans la direction qu'on allait prendre pour la mise en scène.»

Chaque homme est multiple

Pour Gaudé, la pièce porte sur les désirs, ceux qui nous habitent et nous hantent: «Je fais d'Alexandre l'incarnation de la problématique du désir. Sommes-nous prêts à suivre notre désir? Le désir c'est obscur, c'est trouble, parfois violent, parfois dur. Avec ce personnage, on a quelqu'un qui a accepté tout ça, même si c'est se brûler de l'intérieur.» Schwartz voit en Alexandre le Grand un personnage d'une grande actualité: «Cet Alexandre est un merveilleux exemple des paradoxes qui peuvent nous habiter. J'ai l'impression que ça peut faire écho à plusieurs questions qui nous occupent dernièrement. On les porte tous, ces dualités-là. Ce personnage est une belle invitation à être multiple.»

On nous promet une pièce qui désire porter le texte, alors que la langue de Gaudé en est une de grandiloquence et de réminiscence. Bien qu'il s'agisse d'une de ses premières pièces, le dramaturge souligne à quel point ce texte est encore bien présent en lui. Pour Schwartz, au-delà de ce privilège de renouer avec un metteur en scène de cette trempe, c'est pour lui une occasion de retourner sur les planches du Quat'Sous des années après les fameuses auditions qui marquaient le début de sa carrière. C'est donc sans l'ombre d'un doute qu'on peut croire qu'il portera ce rôle sur scène avec ce désir de conquérir la gloire et de brûler le monde.

Du 17 avril au 26 mai
Au Théâtre de Quat'Sous

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

14 avril 2018

«Le tigre bleu de l'Euphrate»: Laurent Gaudé face au mystère d'Alexandre le Grand

Marie Labrecque



Photo: Guillaume Levasseur Le Devoir

Pour l'écrivain français Laurent Gaudé, Alexandre le Grand n'est pas tout à fait un envahisseur typique, à la Napoléon («un personnage que je déteste»).

On connaît essentiellement l'auteur goncourisé du Soleil des Scorta grâce à ses romans. Mais c'est par la dramaturgie que Laurent Gaudé a d'abord amorcé son oeuvre. « Et je pense que je continuerai toujours à écrire du théâtre », soulignait l'écrivain lors de son passage à Montréal en mars pour rencontrer l'équipe qui porte sur scène Le tigre bleu de l'Euphrate. « L'oralité est vraiment importante pour moi. J'entends les voix quand j'écris. Et le plaisir de voir un comédien s'emparer de vos mots, c'est irremplaçable. » Il publiera d'ailleurs prochainement une nouvelle pièce, Les printemps arabes (renommé depuis Et les colosses tomberont, si on en croit le catalogue d'Actes Sud).

Et ce, même si son oeuvre romanesque a maintenant largement éclipsé son répertoire dramatique. « Il y a finalement assez peu de gens qui savent que j'écris du théâtre. Le succès des romans a un peu écrasé cet aspect de mon travail. » Depuis ce fameux prix Goncourt en 2004, il a constaté cet effet paradoxal : « À partir du moment où est arrivé le succès des

romans, tout le monde s'est dit que j'avais arrêté d'écrire du théâtre. » Même des gens du milieu théâtral...

Montée par Denis Marleau au Théâtre de Quat'Sous, *Le tigre bleu de l'Euphrate* est toutefois une pièce qui a fait l'objet de plusieurs productions à Paris. Laurent Gaudé y donne la parole à un Alexandre le Grand agonisant. Saisi dans son dernier combat, le jeune conquérant (ici porté par Emmanuel Schwartz) s'adresse directement à la figure de la mort et porte un regard rétrospectif sur son exceptionnelle trajectoire.

La richesse du personnage fascine manifestement cet écrivain, dont l'oeuvre est nourrie par la mythologie grecque et est traversée par un souffle épique : une décennie après le monologue paru en 2002, Gaudé écrivait *Pour seul cortège*, un roman s'amorçant avec la mort de « cet homme trop grand pour la vie ».

« Il y a tellement de thèmes à explorer avec Alexandre le Grand que c'est difficile de tout épuiser en un texte. Et la raison fondamentale pour laquelle je reviens à lui, c'est qu'il est difficile à étiqueter. Je suis bien incapable de dire si c'est un personnage monstrueux ou sympathique, terrifiant ou magnifique. Il est tout à la fois. Surtout — mais c'est peut-être moi qui fabrique mon propre Alexandre —, je le vois comme une figure du désir. Il n'a jamais arrêté d'avoir faim. Il aurait pu se dire qu'il avait conquis tous les empires possibles à l'époque. Non, il en veut toujours plus. Son désir est un moteur permanent. »

L'image poétique du tigre bleu est une métaphore de ce désir qui propulse le Macédonien — et un écho de son monde intérieur onirique. Une force « à la fois très belle et dangereuse, parce qu'il va s'y brûler ». Cette éternelle insatisfaction, cet appétit insatiable qui le pousse à dévorer les territoires, est peut-être ce qui finit par le détruire. « On ne sait pas de quoi il est mort, à 33 ans. Mais on peut légitimement penser que l'épuisement en est l'une des causes. Il avait fait tellement en dix ans. Il se donne tout entier. »

Un conquérant singulier

L'auteur souligne la dimension épique de son voyage de dix années à travers ces terres désormais connues sous les noms Pakistan, Afghanistan, Iran, Irak. « Si demain, vous ou moi décidons de partir pour Kaboul, on va déjà se préparer à un voyage compliqué, difficile, avec un choc de civilisations. Lui a fait tout ça à cheval. Ça donne une idée de l'épreuve physique... Et il pensait qu'il allait peut-être atteindre le bout du monde. »

Et pour Laurent Gaudé, Alexandre le Grand n'est pas tout à fait un envahisseur typique, à la Napoléon (« un personnage que je déteste »). « Sans vouloir du tout faire la promotion d'Alexandre — qui a aussi des zones d'ombre très fortes, qui est parfois très sanguinaire, violent —, il y a un élément passionnant chez lui : au fur et à mesure qu'il avançait dans ses conquêtes, il intégrait les armées qu'il avait battues. Ce qui est totalement impensable dans le monde d'aujourd'hui. C'est une représentation très différente de ce que sont la victoire et la défaite. »

« Il y a tellement de thèmes à explorer avec Alexandre le Grand que c'est difficile de tout épuiser en un texte. Et la raison fondamentale pour laquelle je reviens à lui, c'est qu'il est difficile à étiqueter. Je suis bien incapable de dire si c'est un personnage monstrueux ou sympathique, terrifiant ou magnifique. Il est tout à la fois. »

— Laurent Gaudé

Cela a d'ailleurs beaucoup débousolé ses propres hommes, poursuit l'auteur. «Les Grecs et les Macédoniens le suivaient pour aller battre la Perse, point, mais Alexandre propose autre chose à ses troupes. C'est là où il devient un peu mystique. Au fond, on ne peut faire que des hypothèses sur ce qui l'animait. Si ça avait été uniquement la soif de pouvoir, il se serait arrêté après avoir fait tomber Babylone. Jamais personne n'avait fait ça avant lui. Mais sa quête est ailleurs. Elle est étrange, insondable. Aller à l'est, toujours plus loin. Et il a réussi à entraîner toute son armée. Ça dit probablement le charisme qu'il avait. »

Ce conquérant avide d'«embrasser les mondes inconnus », qui va jusqu'à adopter certains éléments de la culture perse, propose donc une vision « extrêmement déconcertante pour nous ». « On a tellement l'habitude de guerres binaires, où celui qui gagne impose sa volonté au perdant, que la trajectoire d'Alexandre le Grand brouille un peu les cartes. »

Le tigre bleu de l'Euphrate

Texte de Laurent Gaudé, mise en scène de Denis Marleau, collaboration artistique et conception vidéo de Stéphanie Jasmin, coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de UBU présentée au théâtre de Quat'Sous du 17 avril au 26 mai.

18 avril 2018

Emmanuel Schwartz: la faim d'Alexandre

Mario Cloutier



Photo Alain Roberge, La Presse

Le comédien Emmanuel Schwartz incarne Alexandre le Grand dans le solo

, de Laurent Gaudé,

au Quat'Sous.

!"

#

\$

% #

"

Cette année, il était Achille dans L'Illiade, adaptée par Marc Beaupré. Il était le Tartuffe de Denis Marleau en 2016, rôle qui lui a valu un Prix de la critique. Achille et Tartuffe ne sont pas toujours à l'avant-scène, même si leur présence est tangible, mais là, Emmanuel Schwartz est fin seul dans la peau d'un mourant ou, comme il le dit, «une présence surhumaine dans la faiblesse d'un gisant».

Ce n'est pas le premier solo de ce comédien accompli. Il doit cependant devenir ce héros qui lance, dès le début, «oui, je meurs».

«Ce serait passer à côté de la pièce que de ne pas être dans la fragilité d'Alexandre. Ce n'est pas n'importe quel homme. Dans sa fragilité apparaissent sa force, son courage, son ambition, son intelligence. Comment est-ce qu'un corps gisant raconte une bataille épique? Parfois, durant la même bataille, il est terrorisé, illuminé, vainqueur et dans une douleur absolue. C'est ce qui le rend fascinant.»

La grande faucheuse

Dans cette pièce, Alexandre est aussi grand parce qu'il fait venir la mort auprès de lui, lui demande si elle a peur de lui et s'aperçoit que la Faucheuse ne veut qu'entendre sa captivante histoire.

«Cette capacité de vivre dans deux mondes à la fois le définit aussi. C'est un conquérant qui est humble. À Babylone, il tombe en adoration devant un peuple qu'il vient de vaincre», décrit le comédien.

Pas de danse-théâtre performative ni de souffle épique ici. Un lit, des vidéos de Stéphanie Jasmin et un acteur guidé à chaque souffle par un metteur en scène.

«Sans répéter ce que j'ai vécu avec Denis [Marleau] sur Tartuffe, sa connaissance et sa maîtrise de ces littératures sont immenses. On est dans un travail en profondeur. J'ai l'impression de déplier la pensée de Denis. Je suis en contact avec ce qui le passionne au théâtre. Il réussit à m'amener dans des zones que je crois n'avoir jamais visitées.»

«Densité de présence et de pensée»

Emmanuel Schwartz doit donc, peut-être plus que jamais, naviguer sur des mers intérieures inconnues.

«J'ai tendance à être un acteur qui déploie. C'est comme une vieille leçon de théâtre que je ne peux pas désapprendre: parler fort et t'assurer que tout le monde te regarde. Là, on est dans une autre logique. Il n'y a personne d'autre à regarder.»

Dans ce face-à-face avec un mourant, l'acteur doit transmettre au spectateur la vibration d'un corps.

«On travaille la pensée du texte, de l'auteur, les volontés cachées de l'un et de l'autre. À chaque couche qu'on enlève, on découvre de la pierre précieuse. Ça peut être impressionnant, paniquant. Le réflexe de l'acteur, c'est de se dire qu'il faut être intéressant, mais il faut plonger dans la densité de présence et de pensée qui fait que le moindre geste prend un sens.»

Blessure à vif

Dans L'Iliade, en Achille, Emmanuel Schwartz faisait partie d'un chœur, partageait l'énergie de groupe. Cette fois, le comédien est un homme avec, comme seules armes, sa faim et sa détermination.

«Il n'y a aucun endroit dans le texte où on entrevoit une faiblesse chez lui, mais Denis a une manière de voir la théâtralité dans le texte. La langue fleurie de Gaudé peut nous tromper sur l'état du personnage. On est dans l'archéologie d'un état. Le récit émerge de lui, se déverse. Ce n'est pas le récit qui tire Alexandre vers le spectateur, mais son état qui est la matière cachée du texte.»

Même si la pièce parle des victoires du guerrier, c'est aussi l'histoire d'un échec, d'Alexandre et de son double.

«À la fin de la bataille, les vaincus se trouvent des deux côtés. Alexandre a perdu tellement d'hommes. Tous ces morts sont les siens. À chaque victoire, Alexandre est fendu en deux. C'est là que se trouve son humanité. Le pouvoir d'Alexandre peut être comparé à celui d'un acteur sur scène, face au public. Pour moi, c'est l'aspect le plus bouleversant de la pièce. Ça, c'est intemporel. Devant nous, un être demande silence pour réfléchir.»

Et mourir avec sa faim inextinguible.

Au Quat'Sous, du 17 avril au 26 mai.

LE DEVOIR

LIBRE DE PENSER

1^{er} mai 2018

«Le tigre bleu de l'Euphrate»: Laurent Gaudé face au mystère d'Alexandre le Grand Christian Saint-Pierre



Photo: Guillaume Levasseur Le Devoir

Pour l'écrivain français Laurent Gaudé, Alexandre le Grand n'est pas tout à fait un envahisseur typique, à la Napoléon («un personnage que je déteste»).

C'est peut-être dans les seuls-en-scène, ambitieuses pièces d'orfèvrerie pour comédiens virtuoses, que le talent de Denis Marleau s'exprime le plus densément. De La dernière bande, avec Gabriel Gascon, jusqu'à Avant-garde, avec Dominique Quesnel, en passant par Ce qui meurt en dernier, avec Christiane Pasquier, et Jackie, avec Sylvie Léonard, le metteur en scène a démontré sa compréhension aiguë de l'espace, la grande précision de sa direction d'acteur et son indéniable intelligence du texte.

Cette fois, c'est Emmanuel Schwartz que le codirecteur de la compagnie Ubu jette dans l'arène, à n'en pas douter avec le consentement du principal intéressé, réputé pour son audace. Après s'être glissé dans la peau d'Énée, de Caligula et d'Achille, notamment, voilà que le comédien, dans Le tigre bleu de l'Euphrate, se mesure à Alexandre le Grand, roi de Macédoine, l'un des plus redoutables conquérants de l'histoire et certainement l'un des personnages les plus immortels de l'Antiquité.

Après avoir vaincu le terrible Darius, s'être emparé de Babylone et de Samarkand, après avoir érigé des villes et mis en place un colossal empire, l'homme devra, comme les autres, rencontrer la mort, mais non sans résister, non sans livrer avec elle son dernier combat.

Créée en 2005, portée par une recherche approfondie et une plume exceptionnellement agile, une langue aussi somptueuse que rythmée, la pièce de l'écrivain français Laurent Gaudé se déroule le 11 juin 323 av. J.-C., à Babylone, alors que le monarque, âgé de 32 ans, est terrassé par une fièvre qui va « libère[r] les odeurs et les sons dont [s]on corps s'est imprégné durant toutes ces années de voyage », nous faire voir et entendre, sentir et goûter « ces nuits de feu et d'écume [qui] sont inscrites en [s]a mémoire avec la beauté furieuse des cauchemars de fièvre. »

L'homme alterne les récits de conquêtes, descriptions épiques et sanguinolentes, et les adresses à la Mort, des confessions intimes qui expriment quelques certitudes, mais surtout des doutes et des regrets. « À l'instant de mourir, je pleure sur toutes ces terres que je n'ai pas eu le temps de voir. Je pleure sur le Gange lointain de mon désir. Il ne reste plus rien. Malgré les trésors de Babylone, malgré toutes ces victoires, je me présente à toi, nu comme au sortir de ma mère. [...] Je serai bientôt l'une de ces millions d'ombres qui se mêlent et s'entrecroisent dans tes souterrains sans lumière. »

De cette partition vertigineuse, Schwartz se saisit avec maestria. Dans un espace immaculé, parcouru de projections vidéo, de paysages et de motifs qui accompagnent subtilement les étapes de son récit, le comédien évolue sur un lit et autour, emprunte les états de corps et de voix les plus contrastés, se glisse tout naturellement de la fureur à la vulnérabilité, de la soif de vengeance à l'empathie profonde.

L'auteur souligne la dimension épique de son voyage de dix années à travers ces terres désormais connues sous les noms Pakistan, Afghanistan, Iran, Irak. « Si demain, vous ou moi décidons de partir pour Kaboul, on va déjà se préparer à un voyage compliqué, difficile, avec un choc de civilisations. Lui a fait tout ça à cheval. Ça donne une idée de l'épreuve physique... Et il pensait qu'il allait peut-être atteindre le bout du monde. »

L'écrin imaginé par le metteur en scène et ses concepteurs est sans failles, la direction d'acteur est à couper le souffle, la langue est souveraine et l'interprète est au faite de son art. C'est ce qu'il est convenu d'appeler un rendez-vous au sommet.

Le tigre bleu de l'Euphrate

Texte : Laurent Gaudé. Mise en scène : Denis Marleau. Une coproduction du Théâtre de Quat'Sous et d'Ubu, compagnie de création. Au théâtre de Quat'Sous jusqu'au 26 mai.

**LA
PRESSE**

2 mai 2018

Éblouissant Emmanuel Schwartz Mario Cloutier



Le tigre bleu de l'Euphrate avec Emmanuel Schwartz - Théâtre de Qu'Ébec / 11811 compagnie de création - avril 2018

Encore une fois, Emmanuel Schwartz éblouit le public, dans une mise en scène de Denis Marleau. Seul sur scène, il interprète le texte de Laurent Gaudé sur la fin de vie d'Alexandre le Grand, *Le tigre bleu de l'Euphrate*.

Jusqu'où ira Emmanuel Schwartz ? peut-on sincèrement demander d'entrée de jeu.

Lauréat du Prix de la critique pour son *Tartuffe* au TNM en 2016-2017, excellent Achille dans *L'Illiade* de Marc Beaupré en début de saison, le voici en Alexandre le Grand dans une pièce qu'on aimerait revoir encore.

Le grand acteur captivé, fascine, éblouit les spectateurs en intériorisant un superbe texte de Laurent Gaudé.

Dans les semaines précédant la représentation, sous la direction experte de Denis Marleau, il nous avait avoué quelques craintes sur son travail. Moteur de création s'il en est, le doute

l'amène ici à se surpasser, commandant le respect le plus total pour un monologue d'une écriture fine et élégante.

Après victoires et conquêtes, Alexandre le Grand meurt. Agonisant, il veut être seul et en silence. Il ne parlera qu'à la mort en personne. Sans peur, mais avec mille regrets, il la voit et la séduit elle aussi. Même lorsqu'il est mourant, rien ne résiste à son désir ravageur.

« Il n'y a rien que l'on puisse me prendre. La seule chose que je pourrais donner, la seule chose qui me soit véritablement précieuse, c'est mon appétit », écrit Laurent Gaudé.

Pour cette raison, à la fin, mais comme tous les vivants, Alexandre descendra dans le monde d'en bas seul et nu. Il disparaîtra volontiers dans les « souterrains sans lumière » parce qu'il sait qu'on le pleurera et qu'on se souviendra que sa soif a été, est et restera à toujours intacte.

Cette force de vie, cette volonté de fer n'occulte en rien ses actions meurtrières, cruelles, mais ne cache pas non plus son humilité, oui, devant les vaincus. Il sera troublé par la veuve d'un adversaire tombé au champ de bataille ; il se mettra à genoux et pleurera devant ses propres soldats exténués.

GRANDE DIRECTION D'ACTEUR

La vision de Laurent Gaudé est de montrer, tout à tour, le géant et le lilliputien Alexandre. Vaniteux comme deux, puis faible comme un vieillard sans voix. L'animal en lui, également. Le tigre fantasmé qu'il a toujours été.

Emmanuel Schwartz joue tout cela et davantage. Avec un minimum de moyens, qui exige tout de même une grande résistance physique.

Il nous envoûte dès le début, de dos, avec sa voix d'outre-tombe. Plus tard, avec ses mains qui sculptent l'air et, encore, sur la pointe des pieds, ou, sur son grabat, contorsionné par la douleur ou la colère.

Cette performance hors du commun ne serait possible sans le grand directeur d'acteur qu'est Denis Marleau. Il dose, module, sculpte la matière humaine, organique et y adjoint les magnifiques vidéos de Stéphanie Jasmin, au diapason de l'esprit divagant de l'agonisant. Souvenirs, visions ou fantasmes, en images floues comme il se doit, de paysages et de pays où le grand guerrier a vu et vaincu.

Alexandre meurt, mais il a toujours soif. Avec lui, nous aussi.

Le tigre bleu de l'Euphrate

Texte : Laurent Gaudé

Mise en scène : Denis Marleau

Au Quat'Sous, jusqu'au 26 mai

**** (4 étoiles)

Source : http://plus.lapresse.ca/screens/dac94029-d514-4ad9-b616-c0c512e03cb2__7C__0.html?utm_medium=Email&utm_campaign=Internal+Share&utm_content=Screen

JEU

REVUE DE THÉÂTRE
27 avril 2018

Le tigre bleu de l'Euphrate: Monologue magistral Aurélie Olivier



Crédit photo : Yanick Macdonald

La pièce de Laurent Gaudé, auteur français bien connu pour son roman *Le Soleil des Scorta*, qui a obtenu le prix Goncourt en 2004, élève le spectateur aussi bien par sa forme que par son contenu. *Le tigre bleu de l'Euphrate* est un monologue enfiévré et épique qui relate, dans une langue riche et ample, la vie d'Alexandre le Grand par lui-même, une figure historique qui fascine manifestement l'auteur puisqu'il est également le sujet de son roman *Pour seul cortège*.

À 33 ans, après avoir fondé Alexandrie, conquis Tyr et Babylone, affronté une armée d'éléphants, Alexandre agonise, dévoré par la maladie. Mâchant des feuilles qui le plongent dans un état second, il s'adresse à la mort et l'invite à s'approcher afin de lui raconter lui-même ce que fut sa vie. La mort n'est pas ici une ennemie, mais une confidente accueillie sans peur, celle à qui l'on peut avouer ses fiertés, ses erreurs, ses regrets, sa nostalgie et les enseignements que l'on a tirés de son existence.

Dans ce récit exalté, on découvre un Alexandre qui est bien plus que le conquérant dépeint par les livres d'histoire: un homme à la fois monstrueux et grandiose, mélange d'ambition et de folie, de violence et de compassion, de rage et d'émerveillement, bouillonnant et fondamentalement insatiable. L'image du tigre bleu, figure mythologique apparue pour guider ses pas, représente son désir d'aller toujours plus loin, jusqu'à l'épuisement et la mort, mû non seulement par la soif de pouvoir, mais par une quête d'ailleurs, un goût puissant pour la découverte.

On connaît le metteur en scène Denis Marleau pour la précision de sa direction d'acteur et ce spectacle ne fait pas exception. La prestation d'Emmanuel Schwartz est un sans fautes. Avec une diction impeccable, il module tons, rythmes et intensités pour nous tenir en haleine jusqu'à son dernier souffle. Bien que son espace de jeu soit limité à la couche drapée de blanc qui trône au centre de la scène, sa présence physique emplie la salle. Il transmet à la fois la fièvre et l'épuisement de son personnage, son délire, et ses sursauts d'énergie, animé par le récit de ses propres exploits et de ses rêves sans limites. On aperçoit même quelques secondes le tigre bleu dans sa gestuelle.

Les côtés et le fond de la scène sont tendus de toiles blanches sur lesquelles des projections impressionnistes s'enchaînent lentement et subtilement, se fondant l'une dans l'autre, pour évoquer les paysages décrits par Alexandre, comme des souvenirs lointains. Les jeux de lumière sont également subtils et s'accordent à l'état d'esprit du personnage et à ce qu'il raconte. La musique se fait rare et discrète, laissant elle aussi toute la place à la puissance évocatoire de la parole. Un spectacle à la fois exigeant et maîtrisé, comme on en voit trop peu.

Le tigre bleu de l'Euphrate

Texte: Laurent Gaudé. Mise en scène: Denis Marleau. Collaboration artistique et vidéo: Stéphanie Jasmin. Scénographie: Stéphanie Jasmin et Denis Marleau. Éclairages: Marc Parent. Musique: Philippe Brault. Maquillage et coiffure: Angelo Barsetti. Costumes: Linda Brunelle. Son: Julien Eclancher. Avec Emmanuel Schwartz. Une coproduction du Théâtre de Quat'sous et d'Ubu, compagnie de création. Au Théâtre de Quat'Sous jusqu'au 26 mai 2018.

26 avril 2018

★★★★½

L'épée et l'équerre

Élie Castiel



photo Yannick Macdonald

Un texte d'une irrésistible maturité, horizontal, linéaire selon la symétrie de la tragédie grecque. En fait, dès notre entrée dans la salle, nous sommes devant un décor scénique privilégiant le gris et le blanc, minimaliste, précurseur du récit qui nous sera raconté, comme dans le drame ou la tragédie antique.

Et puis un seul personnage qui vit ses derniers moments, face devant l'inévitable finitude, un mortel à qui il ne reste qu'à raconter son Histoire, faite de conquêtes et de constructions, d'amitiés ennemies et de trahisons, d'amours féminines (et masculines, mais malheureusement pas présentes dans le texte, alors que le film d'Oliver Stone sur le Macédonien n'hésitait pas une seconde sur cet aspect non négligeable de sa vie et souvent décrié). Mais la conception de l'homosexualité à cette époque n'était pas la même qu'aujourd'hui. De toute évidence, sa relation amoureuse avec Héphaestion ne peut être placée sous silence.

Quoi qu'il en soit, Le tigre bleu de l'Euphrate est une odyssee grecque, comme dans le cas d'Ulysse, un long et périlleux voyage pour unir l'Occident et l'Orient afin de concevoir le monde à sa façon, au nom de la pérennité. Le texte de Laurent Gaudé sensibilise notre amour de la littérature et des récits en forme de monologues scéniques qui libèrent l'âme et enrichissent l'esprit. Pendant une heure et demie, Emmanuel Schwartz, monumental, grandiose, inégalable, habite le personnage, se pare de ses attributs méditerranéens et évoque l'Égée, la mer de cette partie du monde comme si elle détenait l'avenir de l'Humanité.

Beau, puissant, au corps svelte de statue grecque, du moins selon ce qu'on raconte, conquérant pour convertir les autres à une idée gréco-macédonienne du monde. Ses troupes ont massacré, mais ses architectes ont aussi bâti. Comme cette ville d'Alexandrie, tigre en Égypte, possédant une des plus anciennes bibliothèques.

La mise en scène de Denis Marleau se mêle au jeu senti de Schwartz; les trois murs en gris, formant une sorte de tombeau géant, deviennent les hôtes d'images d'archives montrant, au cours du récit, les régions conquises. Aller jusqu'à l'Inde et en Perse. Il sera beaucoup question de Darius, le Persan, et sa mort aura un effet dévastateur sur Alexandre.

Mais Le tigre bleu de l'Euphrate est aussi un regard sur le théâtre, sur l'art de la performance, sur la possibilité pour un comédien de posséder un personnage et le faire sien, le manipuler à sa guise pour le rendre immortel.

Pour une des rares fois, la musique est omniprésente, n'enterrant pas pour autant la voix puissante et extériorisée du grand comédien, un parti pris narratif de la part de Marleau visant à concilier les divers arts de la Grèce antique et procurer un effet dramatique au récit. La mort se prononce et les murs gris deviennent blancs, pour ensuite laisser la place à l'obscurité momentanée de la scène et de la salle.

Voilà sans nul doute une des pièces les plus importantes de la saison théâtrale 2017-2018. C'est un texte intelligent, dominé par le plaisir des mots et (re)donnant à la notion de « culture » ses plus raffinées lettres de noblesse.

LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE

Texte : Laurent Gaudé – **mise en scène** : Denis Marleau – **scénographie** : Stéphanie Jasmin, Denis Marleau – **costume** : Linda Brunelle – **lumière** : Marc Parent – **concept vidéo** : Stéphanie Jasmin – **son** : Julien Eclancher, François Thibault – **maquillage** : Angelo Barsetti – **musique** : Philippe Brault – **distribution** : Emmanuel Schwartz (Alexandre le Grand) – **production** : Théâtre de Quat'Sous, en collaboration avec UBU.

Durée

1 h 30 (sans entracte)

Représentations

Jusqu'au 26 mai 2018

Théâtre de **Quat'Sous**

[ndlr: 4 étoiles et demi , sur une possibilité de 5]

LE HUFFINGTON POST

QUÉBEC

27 avril 2018

«Le tigre bleu de l'Euphrate» au Théâtre de Quat'sous

On assiste à du très beau théâtre de veine classique par son sujet et la richesse de son texte, mais très contemporain dans sa scénographie.

Sophie Jama

« La mort n'est rien pour nous puisque, quand nous sommes, la mort n'est pas, et quand la mort est là, nous ne sommes plus » (Épicure, Extrait de la Lettre à Ménécée).

Si l'on en croit le texte du tigre bleu de l'Euphrate, la très belle pièce signée Laurent Gaudé, cette citation d'Épicure censée permettre de ne pas redouter la mort ne s'appliquerait pas à Alexandre le Grand; non pas que celui-ci l'ait redoutée, mais qu'il ait bien eu l'intention d'y être aussi présent que durant sa vie. Au IV^e siècle avant notre ère, le roi de Macédoine, fils de Philippe et élève d'Aristote, qui fut l'incroyable conquérant que l'on sait, ne se satisfait pas d'obtenir des victoires guerrières partout où il s'était rendu, il voulut vaincre aussi le monde des morts dirigé par son dieu Hadès. Alexandre n'avait pas 33 ans et la maladie était sur le point de l'emporter...

Au début d'un brillant monologue d'une heure trente, Emmanuel Schwartz, qui incarne Alexandre, émerge lentement d'une scène élégamment dépouillée, dont les murs de toile sont les écrans de très belles projections vidéo entre tableaux figuratifs et abstraits, avec au centre, en guise de décor, seulement un lit et des draps blancs. Dans son temple de marbre, la chambre mortuaire du grand homme va ainsi, au fil de sa narration, se transformer en scènes de ses glorieuses conquêtes qui lui ont fait dominer la quasi-totalité du monde connu à l'époque.

Le propos de la pièce est particulièrement intéressant et parfaitement construit. Exaspéré par la présence de ses gens, dont ses 365 épouses, tous plus éplorés les uns que les autres, Alexandre malade réclame le silence et le départ de tous. Il veut en ce moment ultime de sa vie, être seul face au dieu du monde souterrain et avertir celui-ci qu'il ne va pas accueillir n'importe quel humain. Conquérant sur la terre, Alexandre sera conquérant également aux Enfers. C'est donc au tête-à-tête entre Alexandre et la personnification de la mort que nous assistons dans Le tigre bleu de l'Euphrate.

Et pour convaincre Hadès qu'il est un redoutable adversaire, Alexandre lui raconte son histoire, depuis sa naissance – qui produisit magiquement l'incendie du temple d'Éphèse - et dans tous les détails des victoires qu'il remporta en à peine plus de dix ans. Mu par un désir de vie et de pouvoir indéfectible, Alexandre, à vingt ans, avait conquis tout le savoir, puis toujours accompagné de son cheval Bucéphale, il mena ses armées partout dans le monde connu, sur

terre et sur mer, traversant le Tigre et l'Euphrate, d'Issos en Perse à Alexandrie, la ville qu'il érigea pour sa gloire en Égypte, en passant par Tyr en Phénicie, et tant d'autres.

Le récit est puissant et très beau, rempli de détails effrayants des cruautés que subirent ses ennemis.

Le récit est puissant et très beau, rempli de détails effrayants des cruautés que subirent ses ennemis. Alexandre n'est toutefois pas présenté comme un conquérant fou et sanguinaire. Il est touché par la colère d'une femme qui ose l'invectiver. Mais mué par son désir de conquête, il ne peut que poursuivre. « Je meurs de faim, de soif et de désir », déclare-t-il au début de la pièce. Alexandre a un insatiable appétit de vivre et il lui faut toujours être le meilleur. Le récit est superbe et très fort, la performance d'Emmanuel Schwartz remarquable, la mise en scène excellente. On assiste à du très beau théâtre de veine classique par son sujet et la richesse de son texte, mais très contemporain dans sa scénographie. Le texte ouvre à de multiples sujets de réflexion. En ce qui me concerne, je me suis demandé pourquoi Alexandre, conquérant comme il l'était, n'avait pas réussi à conquérir aussi la maladie qui l'accablait. Peut-être son inconscient est-il intervenu pour lui faire croire que puisqu'il avait conquis le monde d'en haut dans sa totalité, il lui fallait maintenant s'attaquer à la conquête du monde d'en bas...

Le tigre bleu de l'Euphrate, du 17 avril au 26 mai 2018 au théâtre Quat'sous à Montréal

Coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de UBU, compagnie de création

Cet article a aussi été publié sur info-culture.biz

LE HUFFINGTON POST

QUÉBEC

29 avril 2018

«Le tigre bleu de l'Euphrate»: Emmanuel le Grand il s'agit là d'un spectacle d'exception Marie-Claire Girard



Un décor de murs de béton disant l'enfermement d'un tombeau et parfois de la vie elle-même, un lit au milieu de la scène évoquant le catafalque, un éclairage diffus et Emmanuel Schwartz. C'est tout ce dont on a besoin sur la scène du Quat'Sous pour pénétrer l'univers d'Alexandre le Grand grâce au magnifique texte de Laurent Gaudé mis en scène par Denis Marleau.

Il s'agit là d'un spectacle d'exception : pendant une heure trente, devant des spectateurs fascinés, Emmanuel Schwartz va réussir à nous présenter les différentes facettes de cet homme complexe mort à 32 ans en 323 avant Jésus-Christ après avoir conquis et unifié un immense territoire qui se rendait jusqu'aux portes de l'Inde. Maîtrisant parfaitement le texte riche et ample de Laurent Gaudé, le comédien en extirpe le rythme et la poésie, transfiguré dans ce rôle qui lui va comme un gant.

La mise en scène de Denis Marleau, qui a déjà dirigé le comédien dans l'excellent Misanthrope de Molière présenté au TNM la saison dernière, fait en sorte qu'Emmanuel Schwartz devient le vecteur du discours. Tous ses gestes ont une signification, toutes ses poses se justifient, toutes les expressions de son visage trouvent un écho dans ses paroles et la proximité de la salle du Quat'Sous se révèle infiniment précieuse lors d'une performance comme celle-là. Le public est happé par ce que le comédien dit et par ce qu'il fait.

La voix d'Emmanuel Schwartz est envoutante et veloutée, mais alors qu'il crie, vocifère, murmure, module, caresse, séduit et nous intimide aussi parfois, il nous rappelle d'une

irrésistible et prenante façon que bien raconter c'est l'art de tenir son auditoire dans le creux de sa main.

Aristote, le précepteur d'Alexandre le Grand, le plus savant des hommes, lui avait fait apprendre par cœur de grands passages de l'Illiade qui est, rappelons-le, une histoire formidable. Et d'abord et avant tout, la pièce met en exergue le pouvoir du verbe. La voix d'Emmanuel Schwartz est envoutante et veloutée, mais alors qu'il crie, vocifère, murmure, module, caresse, séduit et nous intimide aussi parfois, il nous rappelle d'une irrésistible et prenante façon que bien raconter c'est l'art de tenir son auditoire dans le creux de sa main. Et le pouvoir d'évocation est inouï en particulier lorsqu'Alexandre raconte sa rivalité avec Darius, le roi des Perses, le premier qui lui a donnée la gloire alors que les victoires remportées donnent le coup d'envoi à une série de spectaculaires conquêtes. Mais pour Alexandre, les territoires conquis devaient aussi conserver un souvenir tangible de son passage : phare et bibliothèque d'Alexandrie, palais, réfection de monuments et de temples détruits, efforts considérables pour rallier et intégrer les cultures d'Orient à celles de l'Occident sans velléité de les annihiler. Je crois bien que les Romains retiennent cette leçon lorsqu'ils édifient leur Empire un peu plus tard.

Mais ce type de conquête ne se fait pas dans la délicatesse. Alexandre réfléchit sur les massacres, sur les batailles qui font tant de victimes, sur la sauvagerie inhérente au combat. Et il ne peut s'empêcher de voir l'absurdité de tout cela, lui qui est responsable de la mort de centaines de milliers de gens. Cherchant peut-être une consolation ou une justification, ce grand garçon privé d'enfance la trouve dans ses visions de ce tigre bleu de l'Euphrate, animal métaphorique qui incarne peut-être les fleuves de l'Irak, le Tigre et l'Euphrate, ces frontières qu'il faut dépasser pour se rendre à ce qu'il croit être le bout du monde. Afin de laisser une marque qui ne sera jamais oubliée.

La mort est au bout de la route, la vie tout entière est une marche vers cette fin. On peut vaincre la mort en laissant aux générations futures un exemple, des actions d'éclat, de la musique, un poème. Alexandre le Grand a choisi d'être un guerrier victorieux contre la nuit avec une force et une beauté graves. Il explora les sphères les plus âpres et les plus spectaculaires de l'expérience humaine. Il devint immortel et il mourut.

Le tigre bleu de l'Euphrate : Une production du Théâtre Ubu en collaboration avec le Théâtre de Quat'Sous, au Quat'Sous jusqu'au 26 mai 2018.

«Le tigre bleu de l'Euphrate» : une grande performance sur les traces d'Alexandre Le Grand

Emmanuel Martinez



Le tigre bleu de l'Euphrate avec Emmanuel Schwartz _ Théâtre de Quat'Sous / USBU, compagnie de création _ avril 2018

Photo courtoisie, Yanick Macdonald

Cela prend de larges épaules pour incarner Alexandre Le Grand, une des figures clés de l'Antiquité et l'un des plus grands conquérants que notre planète ait connue. Le comédien Emmanuel Schwartz sait le porter à merveille, avec toute sa puissance et sa fragilité dans la pièce «Le tigre bleu de l'Euphrate» au Théâtre de Quat'Sous.

Les mordus de l'histoire et de performances d'acteurs apprécieront particulièrement cette production mise en scène avec doigté par Denis Marleau.

Seul sur les planches, le roi de Macédoine relate ainsi ses principaux faits d'armes qui l'ont amené à soumettre les Grecs à son autorité, avant de quitter l'Europe qu'il ne reverra jamais plus pour écraser tour à tour les Phéniciens, les Égyptiens et le puissant monarque des Perses

Darius III, basé à Babylone. Moins de dix ans plus tard, Alexandre le Grand et son armée avaient subjugué les peuples du Proche-Orient, des rives de la Méditerranée jusqu'à l'Inde.

Cette épopée est racontée avec virtuosité par Emmanuel Schwartz jouant un roi qui s'adresse au dieu de la mort quelques heures avant de rendre son dernier souffle.

Affaibli par la maladie, le souverain fait une entrée en la matière lente autant par ses gestes que son débit de voix. Le ton s'affermi au fil de ses conquêtes, un crescendo bien pensé qui aboutit à une finale forte à l'image de celui qui se considérait comme un demi-dieu.

Le jeu extrêmement bien maîtrisé de l'unique comédien sur scène est appuyé par des projections vidéos servant de décor qui changent tout en douceur, faisant voyager le spectateur en suivant le récit.

Une quête

Contrairement à d'autres césars qui se sont confinés à leur palais en laissant leurs généraux faire le sale travail, Alexandre menait ses hommes sur le terrain. Cet élément est central dans le texte de Laurent Gaudé qui dépeint ce conquérant comme incapable de rester sur place, poussé par un inexorable besoin d'aller vers l'est, l'Orient.

Cette quête est guidée par un imaginaire tigre bleu de l'Euphrate. Sachant très bien qu'il répand le sang, Alexandre est tout de même conscient que s'il s'arrête, c'est lui qui s'éteindra. Cette histoire en est donc une qui transcende la vanité ou le désir de puissance, mais qui souligne l'importance d'aller au bout de son destin.

Jusqu'au 26 mai au Théâtre de Quat'Sous

Mazrou

Avril 2018

LE TIGRE BLEU DE L'EUPHRATE – SCHWARTZ IMPÉRIAL

Fabien Gaertner



Dans Le Tigre bleu de l'Euphrate, le personnage d'Alexandre le Grand déroule le fil de sa vie face à Hadès le roi des Enfers, qui vient pour le cueillir sur son lit de mort. Ce titan des conquêtes ferme les portes de sa chambre mortuaire au milieu de son palais. Nous voilà enfermés avec lui à l'heure des comptes qui feront pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Alexandre, qui ne veut pas disparaître noyer dans la masse des âmes perdues au fin fond des limbes, va alors entamer un récit de sa vie pour marquer et jouer un bras de fer face à ce dieu effrayant.

On admire la minutie avec laquelle Denis Marleau et son acteur ont ciselé cette longue agonie. Tout au long de la pièce, on savoure, grâce à eux, la langue de l'auteur Laurent Gaudé. Ses rythmes, ses sonorités si plaisantes à l'oreille, servis justement pour nous révéler sa beauté. L'envie de Olivier Kemeid de programmer ce metteur en scène nous permet de retrouver son esthétique forte, chargée d'images sobres et puissantes.

Une scénographie solennelle

Dans Le Tigre bleu de l'Euphrate, la scène est transformée en palais. Un mausolée de marbre dont les reliefs évoluent en volutes qui accompagnent l'histoire, racontée par le conquérant luttant pour prolonger ses dernières heures. Un seul homme agonisant, couvert de draps mats et un lit antique sobre, voilà notre atmosphère pour le reste de la pièce.

On ne vient pas dans cette salle pour rire aux éclats, mais pour retracer le récit épique d'un empereur qui fut perpétuellement rongé par son appétit insatiable de conquêtes et de découvertes. Vous vous permettrez de prendre la place du dieu des enfers pour vous laisser subjugué et touché par le récit de cette vie titanesque chargée de conquêtes, de découvertes, de mystique et de surhomme.

Pour finir, on saluera la colossale prouesse de l'acteur Emmanuel Schwartz, qui réalise une véritable performance d'interprétation. Performance qu'il tient d'une main de fer, de par son imposante stature et sa voix maîtrisée au point de faire trembler les profondeurs des enfers. Une prouesse artistique qu'on a peu souvent l'occasion de voir.

Le Tigre Bleu De L'Euphrate

Au théâtre de Quat'sous

Jusqu'au 26 mai

Texte Laurent Gaudé

Mise en scène Denis Marleau



Le Tigre Bleu de l'Euphrate: un monologue pour défier la mort Timothée Beurdeley

Aux confins de sa vie, dans la solitude de sa chambre, Alexandre Le Grand invite la mort à son chevet pour livrer sa dernière bataille : un monologue d'une heure et demie. Dans une mise en scène de Denis Marleau et présenté au théâtre de Quat'Sous, Le Tigre Bleu de l'Euphrate donne à voir l'excellent Emmanuel Schwartz incarner avec fougue le héros du texte de Laurent Gaudé.

Tapi sous un drap au pied de sa couche, terrassé par la fièvre, Alexandre le Grand n'a plus que quelques heures à vivre. D'une voix caverneuse, il congédie les siens et implore la mort de s'approcher pour écouter le récit de sa vie. Entre introspection mortuaire et rétrospective héroïque, la grande confession d'Alexandre est une bravade à la mort, le dernier combat d'un insatiable conquérant qui tente de repousser les limites de sa vie jusqu'au territoire d'Hadès.

Dans cette pièce écrite en 2002, le dramaturge et écrivain Laurent Gaudé poursuit son exploration fascinée du célèbre personnage de l'Antiquité. Jamais redondant, porté par un vocabulaire riche et une interprétation héroïque, le texte très dense relate les principaux faits d'armes du roi macédonien, sondant les forces et les doutes qui animèrent son inassouissable soif de conquête, de la Macédoine aux Indes en passant par Tyr et Babylone. Malgré son contexte, Le Tigre Bleu de l'Euphrate n'a rien d'une pièce historique. C'est avant tout une œuvre sur le désir infini d'un être démesuré.

« Je n'ai pas besoin de toi pour être immortel »

Tutoyant la mort, Alexandre se présente comme un homme d'exception, embrassant toutes les contradictions et défiant toutes les définitions, philosophe autodidacte et guerrier légendaire, monstre et sage, modeste et arrogant. « Je suis le pillard de trois continents et le plus humble des hommes », hurle-t-il à la mort pour la persuader de toute sa complexité. Refusant d'être traité comme un vulgaire mortel, il défie la grande faucheuse de reconnaître qui il est réellement avant de l'emporter, et, dans un rapport d'égalité fantasmée, lui intime de se dévoiler à son tour.

Ce duel insensé confère une intense dimension dramatique au monologue, parfaitement exploitée par la mise en scène et le comédien. Profondément habité par son personnage, Emmanuel Schwartz livre une performance époustouflante, rythmée par l'impressionnante modulation de sa voix, tour à tour faible et saccadée, caverneuse, tonitruante et hurlante, posée ou emportée dans l'excitation de sa propre course. L'interprétation est soutenue par une chorégraphie soignée, lente et animale, où l'acteur, seul en scène pendant une heure et demie, est voué à l'épuisement, tordu par la fièvre, puis transpirant de rage et secoué des derniers spasmes de son insatiable appétit de conquête.

Un tour de force physique sublimé par la mise en scène envoûtante de Denis Marleau. Dans un décor blanc maculé d'ombres, de nuages et de couleurs crépusculaires, les projections lumineuses sur de grands draps esquissent les paysages des territoires conquis par le héros, ses tourments et son ultime danse avec la mort, sombre et flottante. Complétée par une trame sonore efficace, cette mise en scène enveloppe le monologue d'une atmosphère tour à tour lumineuse et mortuaire, qui souligne les paradoxes d'Alexandre jusque dans son rapport à la mort.

Agonisant, le héros lui impose une parade à la fois guerrière et amoureuse. Il la désire et la combat en même temps, s'abandonnant à elle tout en la conquérant, serein et nu, réconforté par la certitude de l'immortalité de ses exploits et de son nom. Alexandre a déjà triomphé de la mort tout au long de sa vie, et c'est donc en vainqueur qu'il pénètre sur son territoire.

26 Avril 2018

Le Tigre Bleu de l'Euphrate, le théâtre avec un grand T Hugo Prévost



Superbe. Magistral. Incroyable. Sur scène, Alexandre le Grand vient de mourir, achevé par un dialogue avec la Mort elle-même. Et dans la salle, le public relâche son souffle après 90 minutes d'une performance extraordinaire d'Emmanuel Schwartz dans Le tigre bleu de l'Euphrate, présentée au Théâtre de Quat'sous.

« L'initiative vient surtout du metteur en scène, Denis Marleau, qui travaillait depuis plusieurs années pour monter cette pièce et qui attendait de trouver le bon acteur pour le faire », confiait il y a quelques jours Emmanuel Schwartz, lors d'une entrevue accordée dans la salle de répétition du Quat'sous.

Ce récit du conquérant grec parti jusqu'à l'autre bout du monde, en Inde, se voulait d'ailleurs être en quelque sorte le reflet du Tartuffe de Molière, lui aussi monté par Marleau et joué par Schwartz, « deux classiques ayant chacun ses particularités (...), où, dans ce cas-ci, le sujet remonterait effectivement à l'époque classique, mais dont l'écriture est tout à fait contemporaine ».

« Je trouvais aussi que ça tombait à un moment très juste dans mon parcours; je me suis dans le bain des Grecs avant les Fêtes avec L'Illiade et j'entre maintenant dans la modernité avec Alexandre le Grand. »

Alexandre le Grand qui, aux yeux du comédien, est « l'un des premiers modernes ».

Modernité

Pour Emmanuel Schwartz, Alexandre le Grand est ainsi « l'un des premiers dirigeants du monde qui avait en tête cette idée de monde globalisé, sans frontières... il pressentait que les habitants de la planète allaient s'entremêler et que l'on tendrait à faire disparaître les frontières ».

« Il est important de relever son caractère humaniste, car c'est bien cela qui le distingue des autres grands conquérants de son époque et même ceux qui l'ont suivi; c'est assez compliqué de comprendre sa façon de faire, mais le fait demeure qu'il ne rasait pas complètement les territoires qu'il prenait, qu'il intégrait des parties des cultures vaincues à la sienne. C'est sûr cette crête que marche l'Alexandre de Laurent Gaudé (l'auteur de la pièce). »

Toujours selon le comédien, Alexandre cherche à déterminer s'il est à la fois « l'humain et l'animal, le camarade et l'assassin, l'esthète et le barbare, amateur de poésie, mais a participé à des orgies... il se trouve vraiment sur une crête très humaine. Et c'est en ce sens, je crois que le personnage a traversé les âges ».

« C'est ce discernement, cette sagesse, cet amour de l'autre qui a fait de lui une personne plus grande qu'un simple conquérant », poursuit Emmanuel Schwartz.

Il fallait le voir, d'ailleurs, dans cette salle de répétition baignée de lumière, le regard plongé vers l'intérieur, vers son personnage, les motivations de cet homme mort alors qu'il avait à peine 32 ans. Mercredi soir, sur les planches de la salle « officielle », quelques mètres plus bas, on retrouvait cette même concentration, cette même transposition dans le corps et l'esprit d'un Alexandre malade, prématurément vieilli et affaibli, certes, mais au cerveau toujours aussi alerte.

C'est d'ailleurs le côté « compressé » de l'existence du personnage, toute une vie de conquête, de gloire puis de chute concentrée en une dizaine d'années, qui rend le personnage « si mythique, si vivant, si vibrant, si urgent et si dramatique », explique le comédien.

« Dans la pièce, on comprend qu'il s'était arrêté (dans sa marche vers l'Est). Et c'est parce qu'il s'arrête qu'il commence à mourir. »

Préparation

Emmanuel Schwartz se prépare bien sûr à jouer Alexandre le Grand depuis que Denis Marleau lui a parlé du projet de monter la pièce, il y a plusieurs années, mais ce Tigre bleu de l'Euphrate, c'est aussi, en quelque sorte, l'accomplissement de la décennie passée sur les planches.

« On a toujours un peu l'impression que c'est notre dernière, surtout dans le spectacle vivant, c'est toujours à recommencer du début. On ne sait jamais comment nous sommes considérés dans le milieu... Est-ce que ça sature? Je suis sur toutes les scènes depuis quelques années, peut-être qu'on est tanné de me voir et que l'on ne me réengagera plus? Je pense que tout acteur a cela en tête. D'une certaine manière, je suis heureux d'avoir eu le temps de faire cela. Je considère aussi que c'est un rendez-vous qui arrive à point. »

Ainsi, à avoir tenté l'aventure quelques années auparavant, M. Schwartz estime qu'il « aurait été moins équipé ». « Je l'aurais fait avec autant de plaisir, autant de fougue, autant d'énergie, mais les quelques grands rôles que j'ai joués ces dernières années commencent à trouver leur place au sein d'une réflexion plus large sur le jeu. Tout cela s'inscrit au sein d'un spectre de couleurs que je travaille toujours à élargir. »

Apothéose

Si cette réflexion se poursuivra sans aucun doute dans les prochaines années, il est clair qu'Emmanuel Schwartz a trouvé l'assurance et l'aisance requises pour donner vie au personnage d'Alexandre le Grand tel qu'imaginé par Gaudé et Marleau.

Seul sur scène pendant 90 minutes, Schwartz se transforme: tour à tour chétif, fringant, voûté, énergique, défait et conquérant, il se démultiplie pour jouer autant de personnages qu'il existe d'émotions dans ce Tigre bleu de l'Euphrate.

Pièce complexe, pièce phare, pièce envoûtante, parfois même terrifiante, l'oeuvre trouve en Emmanuel Schwartz l'interprète parfait. On lui trouve des airs de Guy Nadon ou d'Anthony Hopkins, de ces acteurs qui en arrivent à incarner parfaitement leur personnage, qui deviennent leur personnage le temps d'une soirée, une soirée que l'on voudrait faire durer toute une vie.

Il est facile d'évoquer ici une pièce parfaite, l'apothéose d'une carrière. Pourtant, il serait bien dommage qu'Emmanuel Schwartz s'en tienne à ce qu'il a déjà accompli. L'époustouflante interprétation d'Alexandre le Grand dans Le tigre bleu de l'Euphrate le prouve sans aucun doute: le comédien est destiné à de grandes choses et l'aventure est loin d'être terminée.

Le tigre bleu de l'Euphrate, de Laurent Gaudé. Mise en scène de Denis Marleau, avec Emmanuel Schwartz. Présenté au Théâtre de Quat'sous jusqu'au 26 mai 2018.

27 Avril 2018

Le Tigre Bleu de l'Euphrate: Une prestation magistrale d'Emmanuel Schwartz

Annie Roy



C'est au Théâtre de Quat'Sous que la pièce *Le Tigre Bleu de l'Euphrate* a été jouée en première médiatique le 25 avril dernier. Mise en scène par Denis Marleau, elle sera présentée jusqu'au 26 mai.

Une prestation magistrale

Avec un décor sobre et un texte lourd, *Le Tigre Bleu de l'Euphrate* se démarque essentiellement par le talent irréprochable du comédien Emmanuel Schwartz, qui porte sur ses épaules cette pièce dramatique.

En effet, l'acteur est seul sur scène pendant près d'une heure et demie et se donne sans retenue ni paresse!

Force est d'admettre que sa prestation est magistrale et d'un grand calibre d'acteur. Il y a de quoi rendre envieux les finissants de l'École de théâtre!

Des mots sur ses maux

L'histoire relate la tumultueuse vie d'Alexandre le Grand. Le texte de Laurent Gaudé nous transporte dans la vie de cet homme mort trop jeune (32 ans) dans la ville de Babylone, le 11 juin de l'an 323.

Attendant la mort, Alexandre nous confie ses états d'âme, ses souvenirs et nous offre un monologue lourd et tragique sur sa vie, où il vient y poser des mots sur ses maux.

Le second acteur: La mort

Le tout est offert dans un décor ayant comme seul objet le lit sur lequel Alexandre agonise. Autour, des draps blancs ornent les trois murs de la chambre sur lesquels on y expose des images abstraites qui s'apparentent à des peintures. Cette mise en scène laisse toute la place au second acteur qui, lui, est invisible : la mort.

Une mise en scène réussie

Au final, Le Tigre Bleu de l'Euphrate se veut une pièce classique avec une touche de modernité qui se démarque par une mise en scène réussie et affirmée.

Comme spectateur, on ne nous laisse aucun repos, non seulement cette pièce est verbeuse et intense, mais elle est lourde et dramatique, sans pointe de lueur de bonheur.

Il faut être solide et disposée à se faire accabler d'une telle lourdeur.

Texte: Laurent Gaudé

Mise en scène: Denis Marleau

Collaboration artistique et conception vidéo: Stéphanie Jasmin

Assistance à la mise en scène: Carol-Anne Bourgon-Sicard

Le Tigre Bleu de l'Euphrate, coproduction du Théâtre de Quat'Sous et de UBU, compagnie de création, est à l'affiche jusqu'au 26 mai.

Crédit photos : Yanick Macdonald

BIBLE URBAINE

27 avril 2018

Voyage au bout de la nuit Pierre-Alexandre Buisson



C'est dans un silence de sépulture que débute le récit qu'Alexandre le Grand nous livre, à travers les mots de Laurent Gaudé et le corps d'Emmanuel Schwartz, dans la plus récente mise en scène de Denis Marleau. Une voix gutturale s'élève, à la fois murmure et râle, pour s'adresser à la mort qui rôde; le roi de Macédoine n'est prêt à lâcher prise que si la grande faucheuse écoute son récit.

Alors que ce qu'on sait de ce personnage plus grand que nature tourne surtout autour de ses exploits militaires et de sa sourde rage de conquérir, de sa mégalomanie et des nombreuses villes qu'il a lui-même érigées en son nom, le texte de Laurent Gaudé s'intéresse ici à ses tourments, à ses motivations et à son désir brûlant de toujours aller plus loin, seul au milieu de son armée, isolé de ses pairs par cette obsession incontrôlable qui a marqué l'histoire au fer rouge.

Seul sur scène, dans cette chambre de mort qui a déjà l'air d'un tombeau, Emmanuel Schwartz étonne, tout d'abord, par la faiblesse qu'il projette. Ce grand gaillard dans la force de l'âge, interprétant un monstre sacré à l'agonie? La transformation est lente, progressive, et abasourdissante; son propre récit lui redonne tout d'abord une énergie inespérée, et la fureur qui finit par l'habiter, à l'évocation de sa plus grande peine, est pétrifiante.

Halluciné, postillonnant, l'acteur profite des derniers soubresauts de son personnage pour entrer dans un impressionnant état de grâce, en transe. Une performance sportive mais nuancée; un rôle qui semble lui avoir été destiné depuis l'antiquité.

Autour de lui, trois murs de rideaux sont alimentés de projections vaporeuses, toujours un peu floues, qui évoquent à la fois les paysages qu'il traverse et son humeur changeante. Ces vidéos de Stéphanie Jasmin, qui cosigne aussi la scénographie avec Marleau lui-même, deviennent les fantômes hagards du mourant, une lente parade de formes en mouvements à mi-chemin entre le test de Rorschach et l'hallucination diurne.

La simplicité de cette mise en scène, qui se concentre discrètement sur des éléments très forts, est une leçon en soi; un acteur, une pièce, un lit. La musique de Philippe Brault, avec ses cors militaires et ses ambiances paroxysmiques, ponctue non seulement les moments forts, mais augmente aussi le pouvoir d'évocation des mots de Laurent Gaudé.

Tout ça ne serait évidemment pas possible sans l'écrasante présence de Schwartz, qui nous confirme ici son immense talent. Il incarnait déjà un personnage mythique de l'antiquité dans L'Iliade, présentée au Théâtre Denise-Pelletier en novembre dernier, et cette nouvelle prouesse nous prouve qu'il est à sa place, dans la peau de tonitruants et mythiques personnages de l'histoire, représentant avec justesse la fragilité des titans.

L'avis de la réaction

5 étoiles

(théâtre)



29 avril 2018

Alexandre brûle
Daphné Bathalon



crédit: Yanick Macdonald

Critique et public louent régulièrement le grand talent d'acteur d'Emmanuel Schwartz, lui qui recevait en 2017 un prix des critiques pour son interprétation de Tartuffe au TNM.

Son interprétation d'Alexandre le Grand dans *Le tigre bleu de l'Euphrate* ne vient que confirmer que l'acteur se classe dans une catégorie à part. Il brûle les planches du Théâtre de Quat'sous dans cette adaptation du texte de l'auteur français Laurent Gaudé. Denis Marleau, qui signait aussi l'adaptation du *Tartuffe*, offre à son unique interprète un plateau de choix.

« Qu'on scelle cette porte et me laisse en paix. J'ai un invité d'exception. » Ainsi Alexandre, grand conquérant et bâtisseur d'empires, chasse-t-il son entourage loin de sa couche où, il le sait, se terminera bientôt son existence. Mais Alexandre accueille la mort presque en amie, espérant qu'elle mettra un terme à cette faim inextinguible qui le transperce et le guide depuis sa naissance.

Pendant cette lente et douloureuse agonie, l'homme se remémore ses victoires, ses ennemis, ses combats et les visages qui ont marqué sa marche triomphante vers l'Asie. Schwartz donne

corps au désir insatiable qui flambe en Alexandre, tout son être parcouru par une tension constante qui tantôt l'écrase au sol, tantôt le grandit. Avec lui, on est projeté toujours plus loin sur la route des conquêtes.

Le texte de Gaudé ne se veut pas un récit historique, mais sa poésie revisite à sa manière les grandes étapes de la vie du conquérant. On respire avec Alexandre les vents chauds et parfumés de Babylone, on entend les clameurs du combat, on voit fuir l'ennemi... Finement dirigé par Marleau, Schwartz déploie une véritable force d'évocation qui nous transporte bien au-delà des murs de toile et de la couche à laquelle est cloué le guerrier.

Sur les murs s'esquissent les paysages parcourus par Alexandre et son armée grâce à de subtiles projections de Stéphanie Jasmin. Leurs contours nous échappent constamment, comme la force vive file entre les doigts de plus en plus faibles de l'agonisant. Les mains de celui-ci agrippent, se crispent, se tendent ou s'échouent dans les draps au fil des réminiscences. Schwartz incarne dans son corps aussi bien que par sa voix tout ce qui se presse en Alexandre au moment de rencontrer la mort, le corps dévoré par une fièvre immense. Il fait de la figure mythique un homme, aussi bien le monstrueux tyran porté par l'ambition et la revanche que l'être sensible en proie au doute et en quête de repos.

Fiévreux, exalté ou déjà englué dans l'inéluctable froideur de la mort, Emmanuel Schwartz livre un combat remarquable. La présence vibrante de l'acteur et sa parole aux rythmes et phrasés modulés par le récit donnent chair non seulement au personnage, mais aussi à tous ceux qui croisent sa route, et même à la mort à qui il se confie aussi bien qu'il la défie.

Spectacle exigeant, Le tigre bleu de l'Euphrate fait brillamment résonner les mots de Gaudé et donne vie à un personnage plus grand que nature en le présentant tel qu'il est, humain, vulnérable, avec ses peines, ses regrets et sa peur de la mort, de l'oubli, face à une dernière conquête qu'il ne peut gagner.



29 Avril 2018

Cette semaine, Métro craque pour Le tigre bleu de l'Euphrate, l'expo de Barti Kher, I feel pretty....



Le tigre bleu de l'Euphrate avec Emmanuel Schwartz - Théâtre de Quat'sous / IIRB - compagnie de création - avril 2018

1. Le Tigre bleu de l'Euphrate

C'est avec une maîtrise rarement atteinte qu'Emmanuel Schwartz incarne dans Le Tigre bleu de l'Euphrate le légendaire conquérant de l'Antiquité Alexandre le Grand. Seul sur scène pendant une heure et demie dans un décor presque nu, le comédien interprète sans vaciller ce personnage fascinant et tout en contraste, à la fois humble soldat et mégalomane dangereux responsable de la mort de milliers d'hommes. Passant de l'agonie du mourant à la fureur du guerrier en un clin d'œil, Schwartz nous amène avec lui des murs de Babylone aux confins de l'Inde, où son armée, épuisée par l'insatiable désir de conquête de son chef, refuse d'aller plus loin. Un voyage exceptionnel grâce à la voix de cet acteur unique et au texte aux accents shakespeariens de Laurent Gaudé. Jusqu'au 26 mai au Théâtre de Quat'sous –Benoit Valois-Nadeau